



T. BEAUGRAND | Abonnements : | **Lo No. UN Cent** | Bureaux : | **LADEBAUCHE**
 Editeur-Propriétaire. | Un an..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

FEUILLETON DU CANARD
LES CAMPAGNES d'un ROUE
 PAR AMÉDÉE ACHARD.
 (Suite.)

On sait avec quelle rapidité funeste les mauvaises nouvelles se répandent. On dirait que des milliers d'agents invisibles, armés des ailes de l'oiseau, les sèment dans l'air; le télégraphe n'a pas parlé, aucune lettre n'est arrivée; on n'a vu passer aucun courrier, et déjà une rumeur sourde circule dans la foule: la vérité, qu'on ignore est presque aussitôt une vérité qu'on affirme. Rien n'avait encore menacé l'existence de la maison de Jacques Bernard, et cependant mille bruits couraient dans la ville; on n'en savait ni la nature ni l'origine, on ne précisait rien, et chacun redoutait une catastrophe.

Un danger, que la longue expérience de Jacques Bernard lui avait bientôt fait prévoir, ne tarda pas à se manifester. Les personnes un peu craintives qui avaient des fonds dans la maison de la rue Taitbout, et qui jusqu'alors remerciaient l'heureux banquier d'avoir bien voulu les accepter, se présentèrent, les uns après les autres, à la caisse pour en exiger le remboursement. Rien n'est plus contagieux que l'exemple. Ce que ceux-là faisaient par timidité, ceux-ci le firent par imitation. La précaution parut bonne à tout le monde. Si on s'était trompé en accueillant favorablement les rumeurs que cent bouches colportaient de la Banque à la Bourse, on ne serait quitte pour rapporter l'argent; mille prétextes en expliqueraient le retrait; si au contraire on avait obéi aux conseils d'une sage prévoyance, on n'aurait rien perdu et on se passerait bien d'explication.

Jacques fit d'abord face à tout avec les ressources considérables dont il disposait; ces ressources épuisées, et ne voulant pas jeter sur la place la masse des actions des chemins de fer napolitains pour ne pas en déprécier la valeur, il fit rentrer toutes les sommes qui lui étaient dues dans sa clientèle. Il espérait à la longue rassurer les esprits et ramener l'argent avec la confiance. Il n'en fut rien. Les mêmes bruits propagés avec une activité nouvelle circulaient partout. C'était à croire que des lèvres intéressées en fatiguaient les oreilles du public.



La Justice et les Contestations d' Elections.
 Les députés des deux partis perdent leurs mandats et payent les frais ; mais les avocats, rouges ou bleus gagnent toujours leurs honoraires.
 Répétition de tous les procès politiques.

Il était impossible qu'il n'en revint pas quelque chose à celle de M. de Maurs. Un matin, le comte entra chez Jacques, et lui parla de ces bruits fâcheux.

—Tu es le premier, tu es le seul à qui je ferai un pareil aveu, répondit Jacques. Ces appréhensions, qui sont dans l'esprit de tous, je les partage.

—Toi ! tu es donc véritablement menacé ? s'écria Pierre.

—Oui, plus que cela même.

—Compromis peut-être ?

—Non, pas encore, mais demain, qui sait ?

M. de Maurs rapproche son fauteuil de celui de Jacques.

—Si deux ou trois cent mille francs peuvent te tirer d'embarras, dispose-moi, reprit-il.

—Merci, répondit Jacques; voici la première bonne parole que j'entends depuis quinze jours... je n'accepterai ton offre que si elle peut me

sauver sans te compromettre, sinon, non. Pourquoi jeter cet argent dans le gouffre !

Jacques tisonna le feu. Clovis vint le prévenir que deux personnes qui avaient des comptes courants dans sa maison demandaient à être remboursées sur-le-champ, bien qu'elles n'eussent pas donné avis de leur intention quinze jours à l'avance, comme l'importance de la somme réclamée et les usages le voulaient.

—Ces personnes parlent haut, continua Clovis. On les entend de la cour...voici leurs noms.

Jacques jeta les yeux sur les cartes que lui présentait le fidèle Clovis.

—Il n'y a pas un mois que ces messieurs me suppliaient de prendre leur fortune entière et de les intéresser dans tout ce que j'entreprendrais, dit-il; j'ai même eu l'occasion de sauver l'un d'eux.

—Faut-il que je les jette à la

porte?...ce ne sera pas long ! s'écria Clovis, qui déjà retroussait les manches de son habit.

—Faites-les taire d'abord et dites au caissier de payer, répondit Jacques.

Il se tourna vers M. de Maurs, qui n'avait pas perdu un seul mot de cette courte conversation.

—Il ne faut pas le dissimuler, reprit le banquier, c'est ma campagne de 1814 qui commence. Arois-sur-Aube et Montmirail ne me sauveront pas !

—Oh ! tu as des amis.

—Oui, comme l'empereur avait des maréchaux ! La confiance n'y est plus.

Jacques resta deux minutes absorbé dans ses réflexions.

—Il faudrait un miracle pour me sauver ! reprit-il, et le temps des miracles est passé. J'ai grand'pitié pour cette déplorable campagne ne finisse

aux portes de ma caisse, comme l'autre a fini aux portes de Paris.

—Mais c'est impossible ! Tu étais, il y a six mois, comme un vaisseau chargé d'or naviguant sur une mer tranquille !

—C'est vrai, mais la bourrasque est venue.

M. de Maurs, hors de lui, se promenait à grands pas dans le cabinet. Jacques compulsait des papiers. De petites et sourdes exclamations lui échappaient de temps à autre.

—Tiens, poursuivit-il en souriant, l'explication de ce mystère est facile. J'ai fait comme un homme qui, un temps, s'est tenu au plus haut d'une pyramide; la foule applaudit et croit qu'il y restera toujours. Un matin, la tête m'a emporté; je puis ajouter que c'était à peu près inévitable.

M. de Maurs parut réfléchir un instant; puis, regardant Jacques :

—Pour suivre ta première comparaison jusqu'au bout, dit-il, et en supposant que ce soit vraiment cette redoutable campagne de 1814 qui commence, es-tu sûr de tes lieutenants ?

—Non. Il en est un surtout dont la défection m'épouvante... le plus intelligent de tous.

—Sir William ?

—J'ai passé la nuit à prendre des notes sur les papiers qu'il m'a remis et qu'il m'a fait attendre. Il y a plus que du désordre et de la négligence dans cette masse énorme de documents embrouillés à plaisir.

—Que veux-tu dire ?

—Des traces de malversation sont visibles partout. En qualité de directeur de la compagnie des chemins de fer napolitains, il a signé des traités dont l'extravagance saute aux yeux. La stupidité la plus ridicule n'irait pas jusque-là. De pareils traités ruinent d'avance les actionnaires. Dieu sait à quel prix les constructeurs ont acheté sa signature !

—Ces traités sont nuls de plein droit s'écria Pierre...Dénonce-les aux tribunaux. Sir William n'est pas inviolable !

—J'y songe bien...Mais avant d'inter cette action contre le directeur d'une compagnie que j'ai fondée, je veux que tous les éléments du procès soient entre mes mains...La question est de savoir si je lurrerai jusque là.

—Voit-tu toujours sir William ?

—Toujours, mais plus rarement. Il parle et agit comme un homme dont la pensée est ailleurs. Intelligent et plein d'habileté, il m'a porté lui-même des lettres qui le compromettent effroyablement, si elle ne le perdent pas. C'est inconcevable. Ce que je sais le mieux, c'est qu'il me hait.

—Lui ! et pourquoi ?

—Peut-être parce que je lui ai ouvert mon cœur et ma maison. Il est des natures perverses sur lesquelles